

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)

PAR

GILLES DEVAULT

B. Sp. Lettres (Littérature française)

TOMBEAU DE JULES SUPERVIELLE

Juillet 1975

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RESUME

Voici comment j'ai procédé pour l'élaboration de mon travail.

J'ai d'abord lu l'oeuvre complète de Jules Supervielle: roman, poésie et théâtre. Puis j'ai fait une relecture en notant toutes les images qui m'apparaissaient intéressantes soit par l'évocation, soit par le mécanisme particulier de leur élaboration.

Ensuite j'ai réuni par thèmes les différentes images, faisant une place à part aux images comportant un intérêt spécifique ment formel ou littéraire.

Ensuite j'ai essayé de dégager l'image primordiale ou le réseau central autour duquel l'oeuvre semblait se développer.

Puis j'ai essayé de réécrire l'oeuvre à la lumière de mes lectures et reconstructions par thèmes ou images, tout en essayant de remettre en question une démarche ou une vision que je confrontais à la mienne à mesure que les images se construisaient différentes sous mes doigts.

C'est un travail de pastiche en ce sens que je me suis efforcé de toujours demeurer dans le même réseau d'image, les mêmes thèmes et que j'ai également essayé de m'approprier un mécanisme d'écriture ou de fabrication d'images.

J'ai essayé de connaître l'auteur sans autre grille d'analyse que ses images.

J'ai essayé de dégager l'art poétique de Jules Supervielle à travers son oeuvre et sans autre confrontation que mon propre acte d'écrire.

Gilles Deveault.

Le texte qui suit ne veut ni instruire, ni définir un poète.  
Je ne parlerai de Jules Supervielle que dans un échange de mots et  
d'images, m'adressant directement à son oeuvre.

Mon approche se situe davantage au niveau d'une interrogation  
amoureuse.

J'emprunterai toutes les pistes de crainte d'en épuiser une seule,  
les laissant se perdre comme des chevaux silencieux.

"L'amour d'un poète a des racines innombrables  
mais fragiles." (04:125)

Il m'importe de respecter la confusion poétique.

J'ai affaire avec la transparence qu'aucun sabot ne doit briser.  
Il me faut taire tantôt l'intelligence, tantôt la raison et laisser  
parler mon coeur sans trop l'écouter.

C'est la fragilité qui veut répondre en moi et je ne trouve pas  
de douceur à la mesure de ces racines très lentes comme un songe d'en-  
fant.

Et même si on me disait comment boire, il n'y aurait encore que  
le souvenir, la mémoire ou le désir pour trouver des sources à ces ri-  
vières profondes et d'un âge à l'autre.

Ne trouvant pas d'ouverture à ma convenance dans ce labyrinthe  
de sagesse et de folie mêlées, je m'engage tête baissée, laissant au  
minotaure le soin de m'interroger. Je suis à l'écoute et me laisse  
troubler jusqu'à l'exaspération. Ses questions seront mes réponses.

Je laisse les chevaux courir, messagers d'amour et de mort.  
Je ne veux priver personne de la joie de la rencontre. Je veux lais-  
ser sans appui cette aventure. Et que ce soit une histoire d'amour  
opposée à la peur de la mort.

Je veux faire oeuvre d'alchimie et que le mystère s'enfle s'il  
se peut.

Que mon enfer s'illumine au contact de ses ténèbres. Il faut  
faire confiance au rêve.

Que demeure l'étrange paquebot à la dérive entre le rêve et le réel.

Que demeure le déséquilibre sous cette apparence d'architecture.

Que l'on ne sache plus reconnaître le vol d'une mouette de celui d'un dauphin.

Que l'espérance règne à la surface lisse des roches comme au coeur de la vague.

Et que ce soit la nuit de plus dans l'oeil du cavalier.

Je rejette donc la logique des logiciens et me met à la recherche de la logique poétique et justifierai ma démarche, me servant des mots même de Jules Supervielle dans En manière d'art poétique.

" Il n'est de poésie pour moi sans une certaine confusion au départ Je tâche d'y mettre des lumières sans faire perdre sa vitalité à l'inconscient."

" L'image est la lanterne magique qui éclaire les poètes dans l'obscurité."

" Quant à l'explication, on a dit qu'elle était antipoétique et c'est vrai s'il s'agit d'une explication telle que l'entendent les logiciens. Mais il en est de submergées dans le rêve qui peuvent se manifester sans sortir du domaine de la poésie."

Et comme Jules Supervielle:

" La plupart du temps, je n'avance dans ma pensée qu'à la faveur des images."

Et qu'il sorte quelque chose peut-être de cette angoisse de feuillage, de dunes ou de neige, comme du désespoir en plus pour entretenir en nous l'imminence de la mort.





" Pâle soleil d'oubli, lune de la mémoire  
Que draines-tu au fond de tes sourdes contrées?  
Est-ce donc là ce peu que tu donnes à boire  
Les gouttes d'eau, le vin que je te confiai?" (13:11)

Qu'est-ce qui me retient encore ici, penché comme une biche au ruisseau, comme s'il m'allait venir du fond de ce trou lumineux, comme s'il fallait qu'on me reconnaisse enfin, comme on se refuse au silence, comme on fouille musique et tableaux pour y reprendre à la faveur de quelque obscur bouleversement, une image brouillée comme l'eau agitée sous le souffle des chevaux venus boire et que ce ne soit plus la nuit, mais comme les débris flottants de quelque marmite de sorcière:

" une de ces femmes qui n'en finissaient pas d'être blonde ou brune" (04:100)

" un homme de haute mer ayant complètement  
perdu la mémoire de l'amour" (10:150)

Et bientôt le regard semble s'endormir vers quelque solitude  
d'enfant curieux. Et s'il y avait un choeur pour dire ces choses, on se  
croirait au théâtre ou à l'opéra, lorsque le rideau s'ouvre.

Sur ton visage, l'enfer redessine ses masques immondes, plaintes  
renouvelées.

" Les cornes il faut bien que tu le saches,  
n'est-ce pas, c'est plutôt un ornement  
qu'autre chose, je vais même t'avouer que je  
ne m'en suis jamais servi." (05:44)

" Ma voix a la couleur des intempéries." (05:46)

" Et je sens mon coeur en moi comme une  
douleur étrangère." (03:86)

Voyageur périlleux, affamé de retours au bercail, tu creuses la  
mer de fosses tourmentées. Sur un cheval à crinière d'oiseaux sauva-  
ges, tu inventes des déserts de sable blanc pour tes histoires sans  
cesse recommencées, comme de célèbres moulins.

Et toutes ces angoisses déchiffrées t'insultent Quichotte.

" L'oiseau précédé de son désespoir" (03:96)  
" La journée désespérant du soir" (03:84)  
" Autour de votre lit, sur des barreaux légers,  
Les oiseaux de l'amour meurent sans se  
dédire." (03:31)

Et des petites filles jetées vivantes à la mer et des morts  
torturés à force de mémoire ou de désirs dépassés, chagrins d'amour  
immobiles comme des tombeaux.

Et l'univers bouleversé de douloureux mirages te laisse sans

secours, le coeur affamé de prisons élevées.

" Dans un monde d'aveugles  
Milliards de paupières  
Autour de nous fermées." (03:33)

De tes cheveux s'envolent mille chants d'oiseaux. Tes bras  
s'allongent comme des arbres magiques.

" Ce cheval qui s'élance est parti de mes yeux  
Il ne reviendra plus au fond de mes paupières  
Et, ne soupçonnant pas qui lui donna le jour,  
Il cherche autour de lui, perdu dans son galop". (03:169)

Et c'est une voix de femme qui pleure la nuit venue. Du fond  
de la Pampa désertique jusqu'aux rivages d'Europe, une mélodie à la  
crête des vagues.

Un cheval battait de l'aile  
devant ma porte.  
Une enfant que j'aimais  
sur son dos, il emporte.

Et c'est un marin sur le pont d'un navire, triste et coupable  
qui pour fuir ces lamentations de femme s'invente une île au milieu  
des vagues.

Et si ses yeux roulent du ciel au sommet des vagues, il y a bien  
un peu de votre souvenir dans ce vertige, grenouille à la mer. Vos  
cris dans votre gorge flottante se noient, poisson, crabe ou herbe  
marine.

Il faut bien fuir une tendresse qui ne vous enserre plus, croire  
aux fantômes, aux bonnes fées, au grand amour ou qu'on nous enlève ou  
qu'on enlève quelqu'un, cheval ou chevalier.

" Un long moment le mouvement des flots lui tint

lieu de pensée. Il avait l'impression de  
ne réfléchir que par vagues, écume, éclaboussures  
et marsouins surgis de l'eau et irrémédiablement  
disparus." (10:150)

J'ai des amis par-delà la mer, ailes de sang sur l'horizon bar-  
belé.

Veuves blanches à la crête des vagues, est-ce mon corps que vous  
bercez déjà?

J'ai des amis de port en port et qui me chavirent.

Mon amour dort, épave au fond des mers.

Et c'est une musique comme un vol de mouette, frileuse et pro-  
fonde.

Dans mes rêves de voyage, la mer est froide et de satin.

Que faisiez-vous si loin de moi, bergère mourante?

" elle avançait, humble et flottant fait divers  
sans connaître d'autre démarche que celle du  
vieux fleuve de France, qui, passant toujours  
par les mêmes méandres, allait aveuglément  
à la mer." (05:67)

Je suis cet enfant qui joue du triangle;

Ah! que le son est aigu,

Ah! qu'il est d'argent.

Ma voix vibre et tremble

Dans le monde vide.

Ah! que le monde est sourd

Ah! que ma voix tremble.

Le son le plus haut,

Le plus clair

Qui déchire l'air

Comme des grelots de cristal,

Des larmes cristallisées

Qui s'entrechoquent dans leur transparence.

Je marche en chantant.

Ah! que l'écho est long

Derrière moi.

Les rues sont pavées de galets ronds,

Mes pieds tournent,

Les maisons sont mortes

Et tout le monde aussi;

Je n'entends plus leur voix,

Leurs voix graves et fortes.

Il n'y a plus dans la ville

Que ma voix aigle,

Que ma voix haute,

Que ma voix d'argent.

Déjà je sens l'odeur de la mer.

Ah! qu'elle est amère,

Et que je suis seul ici.

Où est la Mort?

A-t-elle emporté tous les morts?

Pourquoi sont-ils silencieux

S'ils sont encore ici?

Voilà que j'ai traversé la ville

Où pas un mort ne m'a souri

Où donc sont-ils?

Ma voix tremble

Et se perd

Dans la mer

Sonore de tous les vents intérieurs,

De toutes les immortelles tempêtes.

Ah! que son odeur est amère.

Ma voix est perdue;

Ah! que la voix de la mer

Est puissante.

Je ne me souviens plus

Ni de la voix des autres,

Ni de la mienne.

Je n'ai jamais vu la Mort.

Son visage est-il beau

Comme celui de ma mère?

Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

Voilà que j'ai perdu  
Le visage de ma mère;  
Dans ma mémoire  
Je ne le retrouve plus.  
Je ne sais plus,  
Je ne sais plus.

Je n'ai jamais vu le visage de la Mort.  
Ah! que la mer est caressante;  
Elle baise mes pieds  
En lames douces.

Elle monte vers moi  
En me caressant.  
J'ai pris sur moi son odeur amère.

Je suis en elle,  
Mêlée à elle  
Comme le sel.

Je marche au fond de la mer,  
Je respire l'eau,  
Calmement, comme de l'air.  
Tout est vert et translucide;  
J'habite un palais vert.

J'ai tendu un hamac  
Aux lâches mailles liquides,  
Entre deux branches marines



Je dors.

Demain j'explorerai l'immensité  
 Aux pentes douces,  
 J'irai à la recherche des morts,  
 J'enfoncerai dans le tréfonds désert  
 Sans amertume de l'Eternité,  
 J'irai tout au long des jours confondus,  
 A la rencontre de ce visage inconnu  
 Dont je goûte déjà sur moi l'odeur amère

(Ballade d'un enfant qui va mourir, A. Hébert) (II:110)

Et c'est un homme au théâtre. Ce qu'il attend, c'est le miracle, la résurrection des corps. Orphée, il se jette à l'eau et la boit toute. Soif inaltérable. Amour inconsolable. La mort est un désert marin.

Epave hantée de poissons volants perdus comme des cerfs-volants, vaisseaux fantômes, sirènes déchirantes comme vierges creusées. Et un silence d'antichambre où passent et repassent légendes et souvenirs, vieilles femmes à voilette et gants blancs, prière monotones de fileuses endormies parmi les jeux d'enfants criards comme de jeunes chiens.

Et c'est un bien étrange pays et bien triste et bien loin  
d'Alice au pays des merveilles.

La mer en nous comme un chateau hanté. Comme au cirque, les roulements de tambour et les rires des enfants silencieux.

" La forte musique du cirque distribuait à chacun, quelles que fussent sa taille et son humeur, une égale quantité d'accords et d'allégresse obligatoire et de désinvolture, réconciliant chacun tant bien que mal avec la vie et ses cruautés." (04:96)

La mer où l'on meurt sans mourir. Et le silence qu'il faut déchirer sans bruit dans une salle vide comme un aquarium à la vitrine. Et qu'il soit permis que chacun y rejoigne en même temps son propre enfant comme la fumée échappée d'une pipe, chanson d'aveugle au coin des rues.

" Cette petite fille, je ne la voudrais pas malheureuse ni trop heureuse, mais semblable aux saisons qui ne s'occupent pas de ça." (07:31)

Il n'y a plus que la magie du théâtre pour que le corps d'une enfant soit plus et moins qu'une apparence comme les mots d'un poète. Que la marée monte aux "Enfants du Paradis"; jusqu'à ce qu'une île éclate avec un beau milieu, une enfant pâle comme le jour.

Et s'il faut que la mer chante... Quelle berceuse? Quel hymne de joie? Quelle complainte? Quelle mélodie? Quelle comptine? Quelle ballade? Qu'une enfant ne puisse entendre sans angoisse?

Quelle prophétie? Le livre des morts ou "La ballade des pendus"? Quels cantiques et quelles voix? Quels poèmes d'amour? Quelle incantation? Les tables de la loi de Moïse? Un traité des nombres? Ou les pleurs qui montent d'un berceau? Ou le sifflement des bombes? Ou le cri des bêtes qu'on écorche?

Un enfant à la mer, cela fait de chacun de nous un homme à la mer.

Comme au théâtre, il n'y a pas de seconds rôles. Il n'y a qu'un espace et le temps qui passe comme les chevaux d'un manège.

" Il regarde sa montre et craint d'être en retard  
Lorsque le temps et lui ne sont plus nulle part." (02:09)

Et s'il faut que la mer soit violente pour cette enfant, il faut que l'enfant soit profonde au coeur de la mer.

Et qu'il n'y ait plus qu'une distance infranchissable entre très loin et tout près.

Et que l'on puisse dire "là-bas" sur la mer et "ici" sur la mer. Et que ce ne soit pas encore ça.

Et qu'une île dérive depuis sur une mer sans naufrage.

" Je suis seul sur l'océan  
Et je monte à une échelle  
Toute droite sur les flots." (02:80)

Et pourtant familière, sans aucune zone obscure. Et terrifiante comme une jungle, aride comme un traité d'éthique, mystérieuse comme une esclave et tendre comme les yeux d'un chien.

" Ce bruit de la mer qui rôde et poursuit  
Il le connaît bien l'arbre à chevelure  
Et le cheval vient y boire la nuit  
Allongeant le cou comme pour l'eau pure". (03:196)

Cheveux couchés sur cape au vent, une petite trapéziste monte à l'échelle sur la piste centrale.

Dans la cage aux lions, le dompteur s'agenouille.

Les clowns sont venus retirer le filet.

C'est le cirque des enfants sages.

On a déjà vu la grande charmeuse de serpents mourir debout de  
serpents enroulés. Les chimpanzés disparaître d'un fil à l'autre.

Et la belle écuyère briser les jambes blanches de ses chevaux.

Le maître de piste, chapeau fleuri de pissenlits, creuse un  
trou près de la cage aux lions.

Les funambules et plus haut, les fous du trapèze volant.

Et quand elle s'élance, hirondelle blonde, le cirque chavire à  
nouveau.

Et les clowns comme les funambules feignent de tomber. Les  
projecteurs se croisent. Les bouches gémissent et les mains claquent.  
Et les vendeurs de ballons aux doigts des enfants.

Et le temps d'un cri tombé, le cirque retrouve ses couleurs  
d'autrefois, et que meure un chagrin d'amour.

" Et il se mit à aimer les serpents qui dans  
leurs plis et leurs replis ne comptent plus  
que sur eux-mêmes et tiennent toujours la  
mort prête dans leur bouche." (05:110)

Mais les enfants ne vont plus au cirque. Les petites filles  
des manèges aux sourires magiques vont au champ dompter les vaches  
et chevaux sauvages.

C'est l'heure des sucres d'orge et des biscuits dorés et des armes basses aux mains des braconniers.

Et bien des petits garçons ont poings fermés et bouches sauvages pour ne pas pleurer doucement :

" des larmes brûlantes dont il n'aurait su dire  
si elles venaient de lui, d'elle, ou de la destinée."

(10:120)

Il faut beaucoup de rage et de mépris pour ne pas mourir sous les chevaux blonds des amazones. Et qu'un serpent s'effile et qu'un hérisson s'hérisse et qu'un vautour s'agrippe et qu'on baisse la tête et qu'on ferme les yeux et qu'on ne croit plus aux bonnes ou méchantes fées et être vieux déjà et sans joies.

Fidèles à nos mensonges, à nos grandeurs fictives, la pureté nous étreint comme une mauvaise pensée.

Les marionnettes dorment depuis longtemps sous les poupées qui ouvrent et ferment les yeux, marchent, parlent et pleurent et n'ont que faire de petites filles, de fleurs au champ, de père et de mère et de contes de fées.

Les enfants grandissent en rouge ou en bleu, en habits d'armée ou en gilets déchirés. Ce sont les fils de Caïn qui s'entredéchirent. Et les glaces rompues entraînent des garçons à chiens blancs au pays des corbeaux.

Quitter une contrée de sable et de neige pour une terre de

graves et légers fleurissements,

" Pour t'apaiser, coeur immortel, qui me reproches  
D'être homme, courtisan d'invisibles corbeaux." (03:18)

C'est un printemps de grandes débâcles et sombrent des voiliers  
en pleine mer.

Si la mer s'était faite pirate ... mais elle s'est faite marine  
de guerre. Et les bombes qui y flottent encore ne sont que variations  
de courants. La mer s'est faite terreur, algues sans racines. Et  
pour y dormir tranquille, il faut bien plus qu'une carapace de tortue  
géante.

Les sirènes prisonnières des trous de vase agitent en vain leurs  
crinières: les hommes sont de fer au ventre des sous-marins.

L'heure est aux gémissements, aux ivresses désespérées, des  
chansons politiques dans la gorge des petites filles. C'est un prin-  
temps de lance-flammes et de clairons. Les coqs sont aux branches;  
les basse-cours sont infestées. C'est une saison de maladies conta-  
gieuses, d'insectes et de vermine. Les filles sont au bal pour y  
mourir, sans valse et sans danseur. La belle au bois dormant s'éveille  
d'un cauchemar: de toiles d'araignée et de plantes omnivores.

Et mon père endormi déjà. Et la poésie qui se refuse. Les  
femmes qui étouffent leurs bébés qui pleurent. Les bordels désaffectés  
et les longs hôpitaux blancs. Et mon père déjà.

" Les oiseaux s'en allaient laissant leurs chants,  
les pigeons leurs amours, les singes leur gaminerie,

les chats leur regard, les tourterelles la douceur  
de leur gorge." (05:53)

Les souffles de l'enfer sont bientôt sur nous.

Enfoncez-vous plus avant dans votre chaleureux mystère.

L'heure est aux dénonciations sordides.

La nuit disparaît sous le sang des martyrs.

Les femmes nerveuses d'enfants arrachés sont en croix  
aux portes des maisons.

Arrivent, tranquilles et satisfaits, les assassins blancs  
de Michel Servet, François Villon, Frederico Garcia Lorca  
et de tous les pendus pour rien du temps qui passe.

Jamais l'herbe n'aura été aussi verte et tendre d'amoureux  
roulés, étreintes grasses.

" Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées;  
Mon paletot aussi devenait idéal;  
J'allais sous le ciel, Muse! et j'étais ton féal:  
Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées!" (15:53)

Pour ne pas mourir d'argent amassé, plusieurs enfants s'en  
vont perdre la tête à l'ombre de grands hôpitaux blancs,  
comme des moutons qu'on mène paître au champ.

De bien tristes vestales qui s'en sont allées, amants mutilés,  
chavirés d'histoires anciennes à figures immortelles qui ont nom:  
Gustav Malher, Louis 11 de Bavière, Iseult la Blonde, Astarté,  
Auguste Renoir et Georges Rouault ou une légende sur le dos comme  
Peau d'âne ou de nobles paroles ou de bienheureuses morts.

La folie nous prend tous nos amants: sur quels corps irons-nous

rouler nos terreurs?

Où prendrez-vous vos maîtresses pour vos orgies peureuses?

Toutes nos filles sont mortes, ventres explosés.

" Et il en arriva à penser que si les bombes  
avaient fait tout le mal, c'était à elles  
de le réparer." (07:11)

Très loin du carnage, chez les biches, c'est la saison des amours.

Et que la mort se refuse, malgré quelques vagues compatissantes:  
Rimbaud, Lautréamont, Van Gogh et tous ces fous que la vie exila.

Qu'il ne suffise pas de vouloir mourir en cessant de respirer ou en  
jouant le jeu de la vie furieuse.

La mort est un terrain vague entre deux voyages, entre deux  
chagrins d'amour.

Et si j'allais prendre toutes les petites filles et que je les  
mène à la foire et que je leur parle longuement de Ronsard et de  
Verlaine et du "Pont Mirabeau" et qu'en route nous cueillions des  
jonquilles et qu'étendus dans l'herbe.

Et si j'avais douze ans et qu'on me mène à la foire.

Toutes les tendresses permises.

Et si l'homme qui m'entraîne a des yeux tristes et les joues  
creuses et qu'il parle en marchant et s'arrête pour s'injurier et  
se frapper au visage et pleure et demande pardon avec la même voix



peureuse et hargneuse et fière et sauvage et fragile.

" Personne n'est de trop pour consoler un fou." (03:13)

Et s'il lui suffit de sentir ma main qui ne résiste pas pour s'apaiser. Comme on ramasse un chien sur la rue et qu'on l'entraîne à force de caresse parce qu'il semble perdu et qu'on sait très bien qu'il n'y a pas d'autre façon de rentrer chez soi. Comme on s'invente quelque Espagne, quelque Mexique ou quelque colonie perdue ou certain soir un voyou montant les marches de quelque hôtel borgne avec à son bras Ludwig, Béatrice ou Saint-François s'écorchant les pieds sur les pierres froides.

Et que personne ne puisse nous accuser de mentir; tout comme on ne peut te reprocher de faire des morts bavards sous prétexte que les morts sont muets comme les poissons de la mer.

" Les poissons, n'ayant pu se montrer en raison de leur lamentable respiration hors de l'eau, avaient délégué une mouette pour les remplacer." (05:52)

Comme si quelque chose brillait soudain sur les lèvres d'une femme, sur un bras nu d'enfant ou une épaule d'homme, comme la grâce surgie soudain d'une longue prière sur des cendres silencieuses.

" l'enthousiasme naturel qui porte certaines âmes les unes vers les autres, comme des cymbales très silencieuses." (04:131)

Comme un loup regarde une biche pencher sa tête triste dans l'eau d'un lac pour y mouiller ses yeux.

Je monte et je sens soudain deux yeux sur moi et je n'ai pas besoin de lever la tête: nostalgique, une musique écorchée par un élève paresseux.

" Pendant que l'on entendait  
Hennir un cheval aux portes  
Comme un orage tout proche." (03:165)

Très profond, un enfant timide vient montrer les dents à hauteur de peau.

On me laisse mourir déjà. Derrière les fenêtres, dans les couloirs sonores et les dortoirs blancs des grandes écoles de pierre.

Chauve-souris d'un mur à l'autre, inoffensive à force de dents rentrées pour que vive encore ce qui nous désespère, ce sang sans cesse agité comme une alouette morte sur le vent.

Je m'étrangle, m'arrache et regarde au-dehors aller et venir . petites filles à carreaux, hommes à valise noire et femmes à petit chien gris: "voleurs d'enfant" pressés qui m'oublient.

Comme un chien que l'on va perdre à la campagne ou ces acrobates que l'on regarde s'enfoncer dans la mer en agitant les bras.

Perdu et m'abandonnant, doigts tendus, comme on rêve de pirates et de Mille et Une Nuits, dans des rues à noms de cathédrales, de martyrs ou de poètes.

" Le monde n'est que murs, il en sort de partout, même de la mer, il en descend du ciel". (09:103)

Tour à tour chat, poisson, pinson, pierre, brin d'herbe, pour la caresse d'une main blanche, pour qu'on nous regarde un peu plus longuement, pour endormir sa peine, pour le frôlement d'un pied ou d'une jambe de soie.

" De temps à autre toute une biche  
Entre le feuillage s'en venait voir  
Puis s'éloignait sous la surveillance d'un songe  
Qui la couvrait d'herbes, de ronces." (03:109)

Des papillons plein la gorge comme un jardin avalé par un après-midi d'été. Un rossignol échappé vers vos cheveux, chanson indiscreète.

" Un homme va et vient  
Une idée devient chat  
Une autre devient chien  
Prêts à se quereller  
Voilà l'homme entouré  
Par un profond bestiaire." (02:33)

Et m'étonnant de voir des vaches aux arbres et des girouettes chanter comme sur les toiles de Chagall. Et des fenêtres closes, de sinueuses musiques portant cactus, boeufs et paquebots pris dans les sables de la mer.

La mer comme un coeur houleux entre mes côtes. Fracassante au ventre des femmes avec la tempête qui s'élève comme un volcan. Violente et domptée sous les coups d'hommes à violons, clarinettes et hautbois.

Grand-mère de velours où des enfants morts s'agrippent.

Enfant de haines embourbées, mûr déjà pour la chasse à cour, la guerre et les meurtres sordides. Peureux. Amoureux déjà, inavoué

de guerriers célèbres, Lohengrin en tête, comme on hait d'avance  
celui qui vous arrachera la peau: Torture et Viol mêlés. Ivre de  
musique romantique, et de littérature interdite, du Requiem de  
Mozart aux voix frémissantes de Bellini, Liaisons dangereuses et  
Confessions d'un enfant du siècle. Nerveux déjà comme un épileptique.  
Secret comme une musulmane. Bouche close sur les dessins de Belmer.  
Maldoror déjà. Maudit déjà. Stérile comme un prince incestueux.  
Innocent. Sage déjà d'une mort jeune et fertile.

" Mon imagination, la grouillante, l'incontrôlée  
venait de me faire éprouver, en lugubre anticipation  
quelque chose comme la rêverie d'un mort, en tout cas,  
une des formes les plus certaines de la pourriture."

(04:31)

Un moine de douze ans derrière sa fenêtre ... lèvres frémissantes et joues gonflées.

Et c'est le monde, ce rêve.

Un moine de douze ans rêve de débauche et chante des cantiques.

Un enfant de douze ans élève des châteaux sur le monde affolant,  
barbare comme une mauvaise pensée, épouse une princesse au bordel et  
meure sans couronne au champ d'honneur en remettant son âme à Dieu.

Et s'éveille par une nuit de pierres tombales entassées.

" Le noyé cherche la chanson  
Où s'était formé son jeune âge  
Ecoute en vain les coquillages  
Et les fait choir au sombre fond." (01:176)

Pourquoi fallait-il que tout cela s'étende ... comme la peste

ou l'incendie?

Que la forêt s'émeuve d'un arbre à l'autre, racines retournées  
et troncs crispés?

" Arbres graves, sans défauts,  
Moitié tronc, moitié feuillage,  
Et jamais trop peu ni trop  
Ayant toujours ce qu'il faut  
Pour votre immense veuvage,  
Vous qui vivez parmi nous  
Solitude jusqu'au cou." (12:74)

Que les yeux des vaches innocentes s'allument, pressentant soudain la hache ou le couteau entre leurs cornes pacifiques?

Que les nains pleurent d'être nains, que les géantes s'inventent des idylles à taille d'homme?

" Et les clowns qui prennent tant de peine  
pour s'enlaidir, alors que c'est si facile  
de ne pas être beau." (04:95)

Que les morts regrettent et retiennent le sang dans leurs veines,  
comme on écarquille les yeux pour ne pas dormir.

" Et d'un seul coup, voilà qu'on refuse  
au mort tous les droits, on lui fait  
subir toutes les vexations, on l'accommode  
avec les égards cruels dans un cercueil  
à sa véritable mesure et qui ne tient  
aucun compte des prolongements très  
respectables de son mutisme." (07:26)

Comme s'il ne suffisait pas que nos membres craquent ou gèlent,  
comme un volcan qui s'excite, que le cœur se torde, que les cheveux  
cassent et tombent comme des fleurs sous les doigts d'un enfant, que

les souvenirs nous quittent comme des odeurs de jeunes filles, que  
le ciel noircisse irréversiblement, que le chant des bêtes se change  
en bourdonnement de mouches.

" Les cerfs à voix humaine emplissaient la montagne  
Avec de tels accents  
Que l'on vit des sapins s'emplir de roses blanches  
Et tomber sur le flanc." (01:168)

Qu'alliez-vous quêter dans ce pelage de bêtes et d'enfants?

Quel besoin avaient-ils de vous et de vos doigts comme des fers  
sur leur cou?

" Vous ne voyez donc pas que vous me cherchez noise,  
et, du regard, vous m'ensanglantez, vous me cherchez  
les jointures, et me dépecez! " (07:41)

Vos yeux sur nous comme deux mendiants, est-ce là vos promesses  
d'aventure?

Quand les pas du gardien veillent à la porte.

Il faudrait des fenêtres qui volent ou des murs qui craquent ou  
qu'on nous laisse être absent malgré cet air de famille qu'ont les  
objets quotidiens.

Le rêve est un voyage sauvage et souriant.

" Dans l'oeil gauche de la bête  
Guanamiru mit en dépôt sa mélancolie  
et dans le droit son goût des  
aventures." (11:167)

Les cordes d'un violon mêlées aux tendresses d'une jeune fille,

l'empêcheraient-elle de se refermer aux premiers émois?

Il faut bien peu de choses pour qu'assassins et victimes se reconnaissent et se rejoignent comme deux papillons de nuit en mal d'ailes brûlées.

" Et l'homme est peut-être tout simplement  
un compromis entre Dieu et le diable,  
un terrain d'entente." (04:150)

Et tu ne cesses de te retourner la peau comme un vieux vêtement que l'on inspecte. Comme si tu cherchais quelque chose ou quelqu'un dans cet envers de corps qui n'est encore qu'un corps, dans cette âme qui n'est qu'à l'envers.

" Il lui fallait au moins les jambes et  
le corps de la danseuse, s'il ne pouvait  
posséder son esprit qui s'en était allé  
au diable depuis l'enfance de cette femme,  
si bien que derrière son front étroit  
il n'y avait plus maintenant qu'un petit  
vide avec une petite croix, exposée au vent." (11:157)

Si cela pouvait changer quelque chose, qu'il y ait la mer entre  
moi.

Comme si ce désert d'algues et de courants allait remplacer  
ce vide.

Tous ces mariages d'oiseaux de mes doigts glacés à l'épaule  
qui s'en va devant.

" Ne touchez pas l'épaule  
Du cavalier qui passe  
Il se retournerait  
Et ce serait la nuit." (02:14)

Une mer vide où des poissons tentent encore de respirer.

Des miroirs répandus et des images persistantes comme la mémoire des morts.

Mon coeur est un nid d'hirondelles visité par les corbeaux.

Si Ophélie glissait encore à la surface des eaux et Moïse dans son berceau de linge blanc.

Cette autre présence comme la mer dans un coquillage, passante affamée de quelque obscur rivage.

Des yeux qui se ferment comme des portes claquantes sur le passage de Caïn.

Dans l'oeil de la chouette, la nuit est un secret bien gardé;  
le passé et l'avenir dans un présent de griffes et de plumes.

" Son front bourdonne de pensées  
Qui s'échappent en oiseaux gris  
Et se dissolvent dans la nuit  
Malgré leurs plumes hérissées." (01:140)

Avec méchanceté les mots se refont.

Les fleurs, les fruits, les insectes, les animaux, les enfants  
et les murs, les portes et les prisons.

Et ils n'y sont pour rien.

Un mur n'a pas le choix. Un enfant non plus. De grandir ou  
d'être déjà grand.



Murs côte à côte. Enfant parmi d'autres.

" Le matin, souvent prise de vertige,  
la demeure semblait s'excuser d'être  
construite en matériaux durables  
alors qu'elle n'était que la résultante  
cimentée des rêvasseries du propriétaire." (11:32)

Prendre un mot parmi d'autres, lui donner de belles couleurs,  
une robe comme en ont les princesses et les fées et l'amener au bal.

Et l'abandonner.

Une princesse qui n'a rien de plus que la robe ou la larme à  
l'oeil peut-être, dans un château envahi, chavirée par la fête.

Et si tout le monde avait été laissé là ainsi?

Les enfants qui pleurent la nuit?

Si on pouvait tout reprendre comme de la peinture répandue?

Qu'une vache s'envole un matin sans surprise.

Qu'un arbre rentre ses branches; parce qu'il fait froid.

Que la terre se rejoigne comme un volet sur la mer.

Qu'un enfant grandisse ou s'arrête ou ne s'arrête pas.

Que mon grand-père enfin sorte à cheval d'un ruisseau asséché.

Et s'il pouvait sourire.

D'où t'es venu ce don de mettre le doigt sur les choses et si  
peu pourtant?

" Il s'agit de pencher le coeur  
plus que l'oreille." (03:45)

Cette voix pour réparer toutes les erreurs? Ces chansons silencieuses dans les yeux des bêtes? De l'humilité des bêtes fauves à la tendresse des bêtes venimeuses et l'inquiétude des bêtes à cornes.

" Visages de la rue, quelle phrase indécise  
Ecrivez-vous ainsi pour toujours l'effacer  
Et faut-il que toujours soit à recommencer  
Ce que vous essayez de dire ou de mieux dire." (03:200)

Cette générosité invariable allant d'un vol de poissons au repentir du serpent, alliant montagne et voyage comme si l'on pouvait aller et venir de l'enfance à la ville sans arrachement, sans risque d'immobilité à l'aller ou au retour. Comme si l'on pouvait tout ralentir comme un paralytique abandonne sans surprise un bras ou une jambe encore, le temps qu'un enfant cède sans larmes au pourrissement des choses endormies.

Triste au retour des jeux

Déçu

Qu'il faille s'arracher, se soustraire à la nuit.

Qu'est-ce qui m'amène ici? Peut-être ce besoin que j'ai comme si soudain s'apercevant de ma présence, on se retournait, que ce ne soit plus la nuit mais "une de ces grandes femmes qui n'en finissaient plus d'être blonde ou brune", "une violente poussière hantée de mufles et de souffles", "un néant si susceptible", "un homme de haute mer ayant complètement perdu la mémoire de l'amour", "les dures étoiles qui s'obstinent à ne pas vouloir se mêler des affaires humaines",

"toutes proportions gardées comme l'oiseau sur la branche."

D'où t'es venu ce don de mettre le doigt sur les choses et si peu pourtant? Où allons-nous, que tant de choses nous échappent?

Une pauvre puce ne pourrait-elle pas être aimée du chien qui la nourrit?

Une girafle n'aurait-elle pas droit à quelque bassesse?

Un serpent ne pourrait-il pas filer droit?

Et ces oiseaux qui vont sur l'eau peuvent bien rendre service aux poissons qu'ils narguent toujours, ombre d'ailes sur la mer.

Et les anges peuvent bien avoir envie de rester entre quatre murs.

Et les cornes rentrées dans la tête des boeufs et les griffes et les épines aux bras des cactus.

La terre pourrait bien laisser sortir son coeur au dehors quand il lui naît un poète qui n'est ni tout à fait un enfant, ni tout à fait un Dieu.

On pourrait bien débarrasser la terre de ces figures de cirque et laisser les monstres faire de beaux monstres.

" Comment voulez-vous que j'agisse alors que je suis nuit et jour occupé à ne former qu'un seul être de tout ce corps qui a tant de mal à ne pas se disperser dans l'espace?" (07:48)

Les filles pleurent leur père mort à la guerre et les hommes

rêvent de filles à soldats.

Faut-il vraiment partir si loin à la conquête d'un coeur qui bat toujours pourtant fidèle comme une épouse?

Les aquarelles tournent à la boue.

Pourquoi ne pourrais-je aller comme on regarde tomber la pluie, sans rimes ni douleur apparente?

Pourquoi vouloir te parler comme un enfant en âge de questions, toi qui ne répond pas plus mort que vif? Comme un père qui dirait à son fils: tu es un petit garçon; je suis un homme. Sans plus. Que le temps passe et n'y change rien comme le fond de la mer.

" Dans ce long saule ou ce cyprès profond  
Qui me connaît et me plaint d'être au monde,  
Mon moi posthume est là qui me regarde  
Comprenant mal pourquoi je tarde et tarde..." (12:72)

Tout occupé de ce poète qui t'agite le coeur, de ce corps qui te désespère: mains avides de nouvelles proies, regard impossible que la clarté offense et déchire l'obscurité.

" Mes yeux bleus vont me dévorer avec toute leur faim nocturne  
Pour me réclamer des visions ils me réveillent, me bousculent  
Il faut encore au fond de moi leur préparer un sacrifice  
Même au plus nu de la nuit leur imaginer un délice  
Pourtant je ne suis qu'un homme qui reconnaît mal son cerveau  
Et dont le coeur murmurant veut s'expliquer à nouveau  
Depuis le commencement." (03:23)

Ce coeur qui te réclame de nouveaux hôtes, tout embrouillé déjà d'histoires laissées là, sans étoiles ni berger. Voyageur perdu sous le spuffle magique de la femme des neiges et qui feint de

vouloir encore s'éveiller, glace fondante aux doigts des enfants.

" Vous fîtes de cet homme une maison de pierre,  
Une lisse façade aveugle nuit et jour". (03:26)

Papillon superbe que l'aube sollicite, mille et une infidélités  
dans l'eau vibrante des sources. Comme si le jour avait encore  
quelque chose à t'apprendre de ses feuilles aux couleurs changeantes  
comme le visage des femmes, de ses chutes d'automne. Comme si de  
nouvelles amours restaient à naître dans la laine serrée des moutons,  
l'oeil mi-clos des rapaces ou les courses bondissantes des lévriers.  
Comme si la mort à chevelure de romaine ne t'avait déjà amené, forêts  
et souvenirs dépassés, au désert des songes immobiles.

" Et mène-moi le coeur dans les champs de vertige  
Où l'herbe n'est plus l'herbe et doute sur sa tige."

(13:12)

Inquiet de tout. De l'avenir dans le ventre des femmes,  
d'étoiles filantes, de dunes amassées, de la solitude des arbres,  
de la course folle du sang sans cesse recommencée.

Le coeur penché aux plaintes d'animaux malheureux qu'il faut  
bien réconcilier avec eux-mêmes, cornes, griffes ou mauvaises odeurs.

Et ce voisinage vertical de branches et de troncs, de feuilles  
et de fleurs. Et cette peau toujours tendue de la bouche à l'oeil,  
des pieds à la tête. Et la mort comme la marée montante. Et la joie  
qui s'entête à nous tirer du lit.

Et la paresse du génie et ce travail inutile comme les autres

jours.

Cette âme et tout ce mal à mourir. Et cette solitude qu'il faut partager: vol d'oiseau, battements de coeur et poussière des chambres.

" Mais les chemins qui vont d'hier à aujourd'hui  
Vous les foulez toujours de vos jeunes chevaux  
Qui n'en finissent plus d'un galop toujours proche  
De me venir dessus." (03:161)

Et la mer en toi?

Toi, radeau d'un port à l'autre... A quelle profondeur ton corps prend-il pied? Quels courants te blessent, te caressent, t'entraînent?

Peindre la mer en toi, c'est te peindre à taille de géant. De tes pieds de têtard à tes bras de pieuvre douce. Et ta poitrine d'étoile de mer, tes flancs d'algues vertes, pourrissantes et saines comme des fruits mûrs.

" D'émotion, Guanamiru pleurait des larmes  
brûlantes qui venaient directement du centre  
de la terre". (11:47)

Sous tes ailes de pélican, les morts répondent, échos d'un ciel à l'autre.

Et l'histoire commence, et l'histoire s'installe, racines dévorantes et l'histoire n'en finit plus, immobile, fantôme barriolé.

C'est une enfant qui chante en pleurant, violon, ou qui fait

la morte, naufrage tendu.

Et les noyés en fête, d'écluses en écluses, déchiquetés, heureux.

Et la fumée nostalgique, regard suspendu aux étoiles qui tombent à la mer.

Et tu cours la ville, parade, un enfant à chaque doigt.

Au pays, ta mère en secrète noce t'attend, muette.

C'est un château magique au-dessus des toits.

Mauvais serviteur

Maître, les fenêtres ont des ailes.

Un enfant qui te ressemble et que tu gardes prisonnier.

Un enfant qui te cherche, toi ravisseur.

" Un cheval confidentiel  
Entre la terre et le ciel  
Me dit dans son clair langage  
Que je n'étais qu'une image  
Puis il partit au galop  
Nuages dans ses sabots  
Je demeurai à l'écoute  
Plein de tristesse et de doute  
Et depuis qu'il me revint  
C'est moi que je cherche en vain". (02:71)

Que cherches-tu? Ton père et ta mère quelque part entre  
Europe et Amérique, allés dormir en quelque chambre marine?

L'horizon n'est que boule de feu sans cesse retombée.

" Mais l'étoile se dit: Je tremble au bout d'un fil.  
Si nul ne pense à moi je cesse d'exister." (08:86)

Demande aux morts couchés sous ta plume, comment il faut les  
aimer. Toi qui n'as tué personne et pourtant ... cette enfant sur  
la mer, cette jeune femme au fond de la Seine. Qu'allaient-elles  
chercher si loin de nous?

Il ne suffit donc plus aux enfants de rouler sous la table,  
de pleurer dans leur coin ou de ne rien dire pour se défendre.

Faut-il que mes yeux soient verts comme des pommes ou tristes  
comme des feux ou que ma bouche chante ou que mes mains tremblent  
peut-être?

Jouer du violon comme si on n'avait encore tué personne, pas  
même son frère?

Dis-moi comment on fait s'envoler ceux qu'on aime, les éléphants?

Quel besoin aviez-vous de toute cette eau? Est-ce la douceur  
de la source? Ou ce vide, pierre échappée?

" Ou serais-je plutôt sans même le savoir  
Celui qui dans la nuit n'a plus que la ressource  
De chercher l'océan du côté de la source  
Puisqu'est derrière lui le meilleur de l'espoir?"  
(13:14)

Il ne fallait pas courir si loin, Il fallait respirer bien  
fort comme on gonfle un ballon.

" Un coeur qui bat dans le noir de la chair,



une angoisse trop lourde pour l'air  
et qui voudrait bien s'envoler tout de même". (07:39)

Et se dire qu'on ne pardonne pas plus facilement chez les morts.

" Comment avez-vous fait pour venir jusqu'ici  
Votre visage est nu comme une main qui tremble  
Vous avez beau cacher vos yeux et vos genoux  
Chacun vous vit entrer et nul ne vous ressemble  
Allez-vous en, le jour même, ici, vous déroute  
Et rien entre ces murs jamais ne songe à vous." (03:30)

Je ne te connais pas. Je sais seulement que tu passais parfois  
l'Atlantique, voilier sans galériens. Que les sirènes quittaient  
leurs rochers vers toi, silencieuses.

" Je suis celle que tu serais devenu si tu n'avais  
été un homme. Ta soeur impossible." (11:134)

Les arbres gémissent depuis quelque temps: on dirait ton coeur.

" Il entendit en lui, sauvages, mille et mille cris  
d'oiseaux; des vols inconnus lui traversaient  
le corps, il était comme une voilière en feu  
qui les empêchait de sortir." (11:185)

Ici, l'eau tourbillonne rose et bleue et moi dedans.

Le chat qu'on m'avait donné parce qu'il était noir et blanc  
et doux peut-être comme un ami que j'ai.

" Ce chat que vous voyez sauter d'un bout à  
l'autre de l'avenue,  
Prenez garde, prenez garde qu'il n'habite  
votre poitrine  
Et ne soit en vérité que l'animal sanguinolant  
Appelé coeur tapi en vous pour vous donner vie  
et tourment.  
Courez à gauche, dépêchez-vous et puis à droite,  
oubliez-le.

Mais l'important --- pleurez, pleurez  
c'est que lui aussi vous oublie." (03:85)

Le chat qu'on m'a donné est sorti comme s'il n'y avait plus  
qu'une nuit à chattes blanches sur les galeries.

Si tu le vois ne lui parle pas d'Espagne: c'est un chat sombre  
comme un poète.

J'ai fermé la porte; un chien frappait pour entrer.

" Quand les chevaux du temps s'arrêtent à ma porte  
J'hésite un peu toujours à les regarder boire  
Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif."  
(03:123)

Dans mes cheveux, un oiseau aux yeux crevés s'agrippe.

Et j'ai beau me rouler, me tordre, hurler, ses griffes m'entrent  
dans la tête.

Ses plumes fleurissent, inutiles, sur mes yeux et sa gorge  
frémissante qui se gonfle et roule.

Un chant, toujours égal, comme un enfant que l'on secoue, que  
l'on frappe contre les rochers, qu'on essaie d'enterrer vivant,  
gémissant.

Un oiseau-prison qui se meurt de battements d'ailes sur mon  
front.

Il fallait lui enfoncer les yeux, l'arracher, le lancer.

Un ciel est fait pour s'envoler.

Que tu avais des mots à faire pleurer les fauves après carnage.  
Et des bras si longs au-dessus du temps.

• Tes mots ont mal d'une douceur de lune sur le dos des loups.

Tes mots m'arrachent comme un frêle chagrin d'amour, me gardent  
en innocence et tremblements comme un cleptomane à l'étalage.

Et c'est de vol d'enfants que je me laisse convaincre.

Et de voyage à même les flots, ivre de mer avalée.

Et de vertige, caresse sans cesse échappée.

Et de volcans au ventre comme rage de vivre.

Et d'histoires d'amour au coin des rues.

Tes mots m'enveloppent, communiant en prière et délire de  
prophète, comme au temps des rêveries difficiles.

Tes mots me sont jeux d'enfant et chagrin d'amour.

Tes mots m'inventent plumes et sabots, sagesse et fourrure.

Et me laissent meurtri d'être là pourtant docile pour une  
berceuse interdite.

" Rêves et réalités, farce, angoisse,  
j'ai écrit ce petit roman pour l'enfant que je fus  
et qui me demande des histoires. Elles ne sont pas  
toujours de son âge ni du mien, ce qui nous est  
l'occasion de voyager l'un vers l'autre et parfois  
de nous joindre à l'ombre de l'humain plaisir." (11:00

Toute la nuit au fond de la mer à ne pas dormir, enfant volé  
qu'on a laissé sans jeux, l'âme chavirée déjà d'une étrange absence,  
tandis que s'éloigne à dos d'âne et disparaît dans l'oeil vitreux  
d'un boeuf mémorable comme un bienheureux vertige.

Les anges ont des ailes et les châteaux et les chevaux enchantés.

Et des enfants malheureux dans le coeur des capitaines de haute  
mer.

Et des mouettes à la crête des vagues.

" Parmi l'aveugle témoignage  
Et les sillages sous-marins  
De mille poissons sans visages  
Qui cachent en eux leur chemin." (01:176)

Ce qui m'empêche de parler de toi, c'est peut-être bien cette  
brise comme une danseuse d'un désert à l'autre et qui fait que la  
forêt s'installe, nids d'oiseaux et bêtes tapies, là où n'allaient que  
sable et tornades, et encore, tous importuns.

Comme si je n'arrivais pas à démêler l'air de l'encens, les  
poissons de l'eau ou le vide de l'enchantement, voile à la surface  
des songes et qui fait toute magie possible, silence et désespoir  
mêlés.

Peut-être qu'un enfant s'est pris à sourire dans tes longs  
gestes d'éléphant. Ou qu'une femme n'en finit plus de mourir d'amour,  
pont sans cesse enjambé. Ou c'est peut-être en moi, comme une ri-  
vière détournée. Ou cette façon de fuir à l'autre bout du monde  
comme au théâtre on détourne la tête pour qu'on ne nous voit pas

sourire ou pleurer quand on sent bien tout près qu'on s'apprête à nous parler d'amour.

Je te parlerais peut-être plus librement si j'avais à mon bras une ballerine de Degas, si mes chevaux et mon chien étaient rouges à la manière de Gauguin et que tout cela puisse tenir dans un ciel de Chagall à travers les coqs, les ânes et les trapézistes.

Ou si au lieu de mots à assembler pour qu'ils soient tendres et paisibles comme un retour au bercail, je pouvais laisser couler mes songes en aquarelles chatoyantes, comme des rêveries de Debussy ou les jeux de Satie.

Si je te disais qu'il y a au moins une ou deux petites filles ici qui rêvent de cheval ou de château volant et qui dorment au profond des mers.

Qu'il y a trop d'enfants dans les rues pour qu'on ose ouvrir sa porte.

Que la rivière même semble une mare où les noyés montrent des têtes immobiles comme des nénuphars.

Que le désert est vertical comme une cheminée d'usine. Que les hommes ont des masques de suie et des mains de crocodile.

Dans ton pays, il n'y a rien qui ressemble à ce long engourdissement, cuisant comme le sable au soleil, rafale de vagues blanches et légères comme moutons qui s'allongent.

De fines coulées de glace comme épines de cactus qui arrachent

aux lèvres des baisers sanglants.

La nuit blanche et noire qui siffle, berceuse exacerbée.

Ici, les bonhommes de neige fondent au printemps.

Dans ton pays, les chevaux cuivrés meurent debout. Et c'est le bourdonnement des mouches qui fait que la vie continue, étincelles.

Aucune ride sur cette somnolence de géant. Qu'un ciel en feu qui n'y peut rien.

Le désert avec ses châteaux de sable, vaste mare d'oubli amoncelé et le vent en tuyau d'orgue,

" une violente poussière hantée de mufles  
et de souffles." (11:18)

Que le désert soit blanc ou jaune, on peut avoir le goût de le déménager là où la terre roule son dos comme un chat effrayé.

Peut-être pour lui faire une place entre deux collines en se disant qu'il s'y trouvera bien une rivière avec des ombres de saules et de bouleaux et des odeurs de violettes.

Et c'est comme un bruit de cascade: les sables du désert qui s'écoulent.

Une jeune fille qu'on a laissé tomber comme un oeil vitreux dans un visage blanc. Une femme sans consolation au pied d'un enfant à branches d'arbre mort. Un homme à la mer et qui n'y trouve rien de

plus. Un enfant qui passe de la main d'une femme à celle d'un homme sans chagrin. Un boeuf qui meurt de n'être pas seulement un âne pour aller par les chemins.

" Mais avec tant d'oubli comment faire une rose  
Avec tant de départs comment faire un retour  
Mille oiseaux qui s'enfuient n'en font un qui se pose  
Et tant d'obscurité simule mal le jour." (13:13)

Ici, les filles attendent toujours Joseph Bigua. On dit qu'il a quitté le désert son pays, franchit l'Atlantique, est revenu et.

Elles se promènent dans la foule, la main libre, et font semblant de ne rien attendre de peur de n'être plus une enfant qu'on enlève mais une femme en peine de chagrin d'amour.

Leurs têtes sont pleines d'hommes à volcan, tempes grises et lunettes à corne et qui seraient plus qu'un père.

Mais à force de cactus au garde à vous l'horizon s'ébranle.  
Limaces en tête, c'est la descente de l'arche, cortège sans tristesse d'une princesse engloutie.

Ils reviennent prendre place dans ce qui devait être le paradis et traînent à regret cornes, griffes et venin.

" Mais partout où je vais me voilà tout de suite  
avec mes cornes et je me réveille avec elles,  
et même quand je suis accablé de sommeil et que  
je m'en vais en brouillard, les deux pointues,  
les deux dures sont là qui ne m'oublient pas.  
Et je les sens au bout de mes rêves au milieu  
de la nuit." (05:30)

Il ne leur reste plus qu'à s'excuser de ces marques infernales,

monstres de légende et de nuits d'enfants.

Comme s'il n'était plus question de survivre à coup de dents  
dans le flanc des bêtes tristes.

C'est ce qui fait sans doute qu'un serpent s'est immolé aux  
cornes d'une chèvre et que le lion ferme la marche derrière mouffettes  
et sangliers.

Courir à la mer bêtes incendiées, noyer un cauchemar croissant.

" Je cherche autour de moi plus d'ombre et de douceur  
Qu'il n'en faut pour noyer un homme au fond d'un puits".

(03:32)

La mort sous les flots, sirène improvisée. Silence d'un enfant  
à la mer, souvenir de cadavres et parfois le sillage d'un navire fu-  
meux.

Fête discrète d'animaux savants, de robes et de petites filles  
nues mêlées aux troncs d'arbres et aux herbes flottantes.

Je ferme les yeux pour ne rien perdre de cette fosse en moi,  
vivante comme l'eau des marais.

Et je crois entendre crier tout près et c'est Oedipe aveugle,  
appelant sa fille à son chevet.

Et les arbres casser leurs bras et les serpents sécher au soleil,  
carapaces désespérées.

Et des femmes folles d'hommes perdus, séduire leur enfant,



bêtes chavirées.

Et les paons étendus au milieu des fougères, les ailes chargées d'oiseaux venus mourir, chevaux et chiens sauvages.

Et quand je lève la tête, au bout de mon cou triste, un vertige me retrouve comme si j'allais mourir, ma bouche s'ouvre sur des dents de loup arrachées à la douleur et c'est une biche grise et sanglante qui chavire, arbres retournés dans le ruisseau de ses amours.

Et puis la voix s'éteint dans les yeux du marin.

Les vagues sont d'aimables mensonges à la surface de la mer.

Et dire qu'un enfant est mort ou prendre un bateau pour l'Afrique ou les Mers du Sud sans sourire ou laisser les pinsons s'arracher les plumes ou les jeunes chats jouer au tigre et croire qu'il n'y a que la lumière du jour dans les yeux d'une petite fille.

Comment ne pas trembler comme un enfant qu'on force à marcher quand la terre se referme aussi irrémédiablement entre toi et moi.

" J'abonde dans mon propre sens, et cela, pour toujours. C'est à vous qui pouvez encore changer d'avis, de vous montrer conciliants, de témoigner que vous avez du coeur. Mon coeur à moi s'est arrêté... ce fut ma suprême tentative de conciliation, la dernière perche que je vous ai tendue. Je suis mort pour clore la discussion. Toute ma dialectique sera désormais muette. A vous de l'interpréter." (07:24)

Et comment trouver le sommeil quand tous les démons de l'enfer assiègent la place et comment ne pas en venir à s'inventer un cheval

de bois pour que Troie devienne ville ouverte enfin.

Qu'il n'y ait plus qu'à ne pas mourir. Que Soren Kierkegaard se fasse curé, Arthur Rimbaud, marchand d'esclaves, que Vincent coupe l'oreille de Van Gogh et qu'on dépouille le courrier d'Alfred Jarry et qu'on nettoie l'atelier de Giacometti.

Et qu'Hélène aille se faire belle ailleurs.

Vaut mieux pillage et torture que l'angoisse au bord de la chute.

" O morts à la démarche dérobée,  
Que nous confondons toujours avec l'immobilité  
Perdus dans votre sourire comme sous la pluie l'épithaphe,  
Morts aux postures contraintes et gênées par trop d'espace,  
O vous qui venez rôder autour de nos positions,  
C'est nous qui sommes les boiteux tout prêts à tomber  
sur le front." (03:50)

Et dire qu'il me parlait encore comme s'il vivait encore et  
que ses yeux avaient des sourires et des airs de fête. Et que les  
violons déjà s'arrachaient son âme comme au temps des vendanges et  
des grandes moissons.

" Les dames en noir prirent leur violon  
Afin de jouer le dos au miroir". (03:132)

Comme la mort est lente sur vos lèvres et douce votre voix aux  
cheveux d'Omphale.

Comme il me semble entendre vos plaintes avec un bien grand re-  
tard.

Et dire qu'il s'en allait mourir et que déjà son front s'ornait

des odeurs du soir. Et qu'on hissait déjà les voiles du Vaisseau Fantôme, marins affamés de brumes chaudes sur une mer sans vent.

" Ah les gens ne disent plus où ils sont  
ni d'où ils viennent  
Et l'homme disparaît devant nous  
comme de l'eau dans la mer". (01:211)

Comme il y a longtemps que la mort n'avait été aussi paisible.  
Un soir après l'orage, des chants d'oiseaux et des promenades au  
bord de l'eau avec des femmes à ombrelles et chapeaux de Renoir.

Et vous mourriez de bien tendres choses...

Que sont devenues ces femmes que vous aviez plein le coeur?

" La triste qui vous tient, la claire qui vous suit,  
La tenace aux yeux noirs qui chante pour soi seule  
Mais ne sait vous quitter, même pas à demi  
Elles ne sont plus là que par leurs voix de veuves  
Comme si vous n'étiez qu'une voix vous aussi." (03:136)

Quelle mémoire ont-elles de vous? Et quelle peine immense en  
leur bras arrondis?

Ont-elles comme vous profité du vent? Ou retrouvé leurs voiles  
de magiciennes pour tromper la nuit profonde?

Des enfants à la foire tournent sur des chevaux enchantés. Et  
les cheveux des femmes blanchissent à chaque tour de manège.

Quelle sirène, quel pirate, quelle légende vous ont fait ces  
yeux d'amoureux fous comme si la terre même avait perdu toute ivresse  
et le fond de la mer?

Vous alliez, vagabond d'un âge oublié, chagrins d'amour  
amassés comme sac au dos.

Vos amours étaient d'un roi, orgue de barbarie, vos peines.

Et quand vous chantiez, souffrance endormie, la campagne avait  
des retours d'hirondelles.

Les belles aux fenêtres retrouvaient grâces d'infante, éventails  
et mantilles comme au temps des duègnes et des trouvères.

Est-ce le sang versé au détour des rues ou ces cris de détresse  
aux portes des prisons?

Est-ce un mal en vous comme un souvenir de rivière asséchée?

" Un cheval m'attend attaché à un eucalyptus des pampas  
Il est temps que je rattrape son hennissement dans l'air dur  
Dans l'air qui a ses rochers, mais je suis seul à les voir!"

(01:208)

De quel droit alliez-vous vous perdre comme un rafio craquant  
à la faveur du brouillard?

Était-il si profond ce regard, qu'une migration d'oies sauvages  
s'y prépare sans fracas, ni battements d'ailes?

" J'ai cru entendre un bruit,  
mais c'était le bruit de la mer". (05:18)

Vous aviez des mots si clairs qu'un évanouissement complet s'y  
perdait comme de galantes dames se mêlant aux vapeurs dorées de  
L'embarquement pour l'île de Cythère .

Vos cheveux avaient des lueurs d'automne sur un front d'enfant espiègle.

Et il aurait fallu une longue patience comme ligne morte au fil de l'eau, qu'un éclair y surgisse comme avant l'orage.

Et j'avais déjà vos joues qui me parlaient de terres grasses .  
aux lèvres des chevaux.

Comme il manquait de larmes à ce dernier discours et qu'il m'en reste pour me souvenir de vous.

Que de chansons heureuses me chavirent, coque brisée à la merci des récifs.

Combien votre souffle manque au corps des hommes, caresse interdite sur le dos des bêtes.

Combien de petites filles vous suivront, gerbe jetée sur vos cendres.

" La fillette descendit très vite dans la rue,  
se coucha sur les traces du navire et embrassa  
si longuement son sillage que celui-ci n'était  
plus, quand elle se releva, qu'un bout de mer  
sans mémoire et vierge." (05:21)

Je vous aime par-delà vos blessures. Et s'il vous fallait mourir, il me faut vous rejoindre.

Et que les jours sont longs pour se parler d'amour; vieux  
livres, chat gris, porcelaines et pipe lourde au coin du feu.

" Sa petite pipe volontaire l'entoure d'une  
intimité ambulante, à l'instable architecture." (05:139)

Et parler, parler, alors que tout n'est que valse et mélodie  
légère sur des lacs glacés de couleurs éclatantes comme la mort qui  
t'emporte avec le soleil couchant.

" Et qu'il me faut soudain refaire mes forces  
Pour qu'un jour où viendrait l'attelage assoiffé  
Je puisse encore vivre et les désaltérer." (03:123)

Il faut comme des papillons étendre les enfants dans des livres  
d'images.

# BIBLIOGRAPHIE ET ABREVIATIONS

- 01 SUPERVIELLE, Jules, Gravitations, Paris, Gallimard, 1966,  
219 p.
- 02 SUPERVIELLE, Jules, Le corps tragique, Paris, Gallimard, 1959,  
163 p.
- 03 SUPERVIELLE, Jules, Le forcat innocent, Paris, Gallimard, 1969,  
221 p.
- 04 SUPERVIELLE, Jules, Le jeune homme du dimanche, Paris, Gallimard,  
1955, 185 p.
- 05 SUPERVIELLE, Jules, L'enfant de la haute mer, Paris, Gallimard,  
1931, 155 p.
- 06 SUPERVIELLE, Jules, Le petit bois, Paris, Jacques et René  
Wittmann, 1947, 86 p.
- 07 SUPERVIELLE, Jules, Les B.B.V., Paris, Ed. de Minuit, 1949,  
59 p.
- 08 SUPERVIELLE, Jules, L'escalier, Paris, Gallimard, 1956, 189 p.
- 09 SUPERVIELLE, Jules, Le Survivant, Paris, Gallimard, 1928, 222 p.
- 10 SUPERVIELLE, Jules, Le voleur d'enfants, Paris, Gallimard, 1926,  
159 p.
- 11 SUPERVIELLE, Jules, L'homme de la Pampa, Paris, Gallimard, 1923,  
188 p.
- 12 SUPERVIELLE, Jules, 1939-45, Paris, Gallimard, 1946, 166 p.
- 13 SUPERVIELLE, Jules, Oublieuse mémoire, Paris, Gallimard, 1949,  
175 p.
- 14 HEBERT, **Anne**, Ballade d'un enfant qui va mourir, Paris, Seghers, 1970.
- 15 RIMBAUD, Arthur, Poésies, Paris, Gallimard, 1963, 253 p.